

## **LA POUDRE - ÉPISODE 46 - DELPHINE HORVILLEUR**

**LB** [00:01:13] Je pense souvent à mes grands-mères. En fait, plus je vieillis, plus je pense à elles. Je prends peu à peu la mesure de ce qu'elles m'ont transmis : le sens de l'humour, la détermination, le goût de l'instant présent, l'esprit d'indépendance, l'acceptation du tragique, la nostalgie, la désinvolture, la résilience. Mes grands-mères accompagnent chacun de mes pas et peu importe que j'injecte ou non dans cette idée une forme de spiritualité. Le simple fait qu'elles aient vécu, que je sois issue de leur lignée suffit à manifester leur présence dans ma réalité. Je sais les épreuves qu'elles ont traversé. Je sais les droits qu'elles n'avaient pas. J'ai d'autres grands-mères, celles que je me suis choisie. Les artistes et les militantes qui m'ont précédée dans l'histoire. Elles aussi accompagnent mes pas. Et parmi elles, certaines ont des milliers de petites-filles volontaires, des femmes qui se sont placées sous leur protection et dans leur lignée. Je pense à Simone Veil, magistrate et ministre d'Etat, et Marceline Loridan, cinéaste et écrivaine. Mon invitée dans cet épisode de La Poudre, a dit d'elles : "Elles sont deux visages phares qui me guident dans mon existence en tant qu'être humain, juive et femme." Avec Delphine Horvilleur, nous avons parlé de silence, de parole et d'incarnation.

**LB** [00:03:19] Delphine Horvilleur, vous êtes rabbin ou rabbine, vous acceptez les deux, je crois, et ça fait de vous une rareté. Vous êtes l'une des trois seules femmes en France à exercer cette fonction. Vous êtes aussi essayiste, autrice de plusieurs livres, dont le dernier vient d'être publié, "Réflexions sur la question antisémite". Il vient répondre à une brûlante actualité, un chiffre qui vient lui aussi de tomber : 74% d'actes antisémites en plus en 2018. On voit dans les journaux, sur les réseaux sociaux, se multiplier des images de graffitis terrifiants, d'effarantes vidéos où on insulte ou l'on hait. Les médias vous ont toujours aimés, mais ces derniers temps, c'est particulièrement vers vous qu'on tend le micro, qu'on tourne les caméras. C'est à vous que revient la charge immense d'être celle qui vient poser des mots sur tout cela. C'est à vous que revient la charge d'apaiser la France face à ces images. Quelles ressources vous déployez pour endosser ce rôle-là ?

**DH** [00:04:21] Moi, je sais pas si j'ai vraiment le sentiment de l'endosser, j'ai surtout le sentiment aujourd'hui que j'aimerais que beaucoup de gens prennent conscience que c'est pas un combat particulier, ou le combat des Juifs ou plus largement, le combat de ceux qui sont touchés par la haine. Mais je me pose tout le temps la question de comment on peut

aujourd'hui activer des relais de parole. Et donc, si je peux servir à ça, - c'est ce que j'essaie de faire -, on est dans un temps où les gens ont des empathies très sélectives. Les gens s'imaginent que les juifs doivent lutter contre l'antisémitisme, les personnes noires ou musulmanes contre le racisme. Que les gays doivent lutter contre les propos homophobes. Et tout ça, c'est une négation de notre humanité, mais aussi de la promesse républicaine. Moi, je me dis que je voudrais être juste un des visages de cette lutte et j'ai l'impression de ne pas arrêter de le répéter : que c'est pas aux Juifs de lutter contre l'antisémitisme. Donc, voilà, je me dis qu'on a tou-te-s le devoir de se poser la question des responsabilités personnelles, avoir une espèce de conscience que ça ne viendra pas d'un-e autre la fin de ces paroles haineuses. Ça viendra pas non plus de plans gouvernementaux ou de pouvoirs publics, ça viendra d'une possibilité de chacun-e, de tout un chacun, dans notre République, de sentir que quand l'autre est frappé, en réalité, c'est lui qui est balaféré. Qu'il y a quelque chose qui rejaillit sur nous tou-te-s de cette haine, même quand elle porte pas le nom de l'atteinte à notre groupe, à notre couleur de peau et à notre identité à nous.

**LB** [00:05:47] En écoutant votre discours... Enfin quand je vous entends dans les médias, puis quand je vous entends encore la maintenant, aujourd'hui, je me dis que c'est une bonne chose que la rabbin la plus connue et la plus écoutée de France soit une femme issue de la mouvance la plus libérale du judaïsme.

**DH** [00:06:02] En tout cas, moi je me dis simplement qu'il faut qu'on se rappelle que nos traditions religieuses elles parlent par des voix plurielles. Y compris par des voix qui ont souvent été les voix de la périphérie. Alors souvent, c'est vrai que le féminin, il vient raconter ça, il vient raconter la voix de l'éclipsé-e et la voix de celui qu'on a mis ou de celle qu'on a mis à la périphérie et qui n'avait pas de possibilité d'avoir une action politique au sens noble du terme. On parlait à sa place ou en son nom. On parlait d'elle, mais on parlait pas avec elle. Aujourd'hui je crois que c'est extrêmement important que on entende plein de voix au sein de nos traditions religieuses, au sein de nos groupes de parole, pour essayer de... de vraiment se poser la question de la place qu'on fait à la parole de l'autre. Donc, c'est vrai que moi je suis bien consciente qu'étant une femme, souvent, quand je prends la parole pour parler de mon engagement, mon engagement rabbinique, il y a toujours un moment chez mon interlocuteur-riche ou ma simple présence vient casser des idées reçues. C'est-à-dire les gens se disent... J'ai même pas... N'écoutent même pas nécessairement le contenu de ma phrase, mais il leur faut un petit temps pour entendre : "Tiens, elle est rabbin", ça veut dire, pour le dire très

concrètement, que tous les rabbins ne ressemblent pas à Rabbi Jacob, n'ont pas nécessairement de barbe, et que si tous les rabbins ne ressemblent pas à l'image que peut-être j'en avais, ça veut dire que tous les Juif-ve-s ne ressemblent pas peut-être à l'image que j'en avais. Ça veut dire qu'il existe une possibilité d'être à côté de... des clichés, des stéréotypes qui ont souvent été portés par l'idée que chaque communauté, elle a une voix, que ça ressemble à ça, que ça a telle couleur, telle tonalité, tel vêtement, telle façon d'être au monde. Enfin voilà. Aujourd'hui, je pense que le pluralisme et la conscience des pluralités de parole, ça sert à ça. Ça sert à nous aider à réintroduire de la complexité dans la façon dont on voit l'autre. L'autre est pas nécessairement, voilà, un reflet fidèle des clichés que je peux avoir de lui. Et dès qu'on réintroduit de la complexité, à mon sens on réintroduit de l'oxygène dans le débat. Et c'est pas facile à faire parce qu'on est dans un temps où les gens sont fascinés par la simplification. C'est exactement là-dessus que repose les théories du complot.

**LB** [00:08:07] Exactement. Cette idée de réintroduire de la complexité ça pourrait être un peu la mission que je me suis définie aussi avec cette émission, donc merci d'avoir formulé les choses ainsi, je m'y reconnais vraiment pleinement. Alors ici, on essaie de revenir en arrière de rembobiner pour comprendre comment se sont construites les femmes qui font la société actuelle. Donc Delphine Horvilleur, vous êtes née à Nancy. Vous avez grandi à Reims je crois.

**DH** [00:08:29] À Épernay.

**LB** [00:08:29] À Épernay.

**DH** [00:08:31] À côté de Reims oui, en Champagne.

**LB** [00:08:31] C'était comment, de grandir à Épernay?

**DH** [00:08:33] En fait, pour être même plus précise, j'ai grandi dans un tout petit village près d'Épernay. Enfant, j'habitais un petit village avec quelques centaines d'habitants qui s'appelaient Ambonnay, que peu de gens connaissent, où y a des vignobles, des vignes... Des villages qui vivent au rythme d'ailleurs de ces saisons viticoles. Et donc j'ai eu l'impression d'avoir une enfance très heureuse, très rurale, en pleine campagne, mais quand même avec très tôt beaucoup de questionnements sur mon identité, la place de cette histoire dans ma famille. Une histoire qui en partie d'ailleurs est une histoire très douloureuse, lacrymale, un héritage de la Shoah. Mais voilà que tout ça se mêlait à une enfance très heureuse, mais la conscience qu'il y avait dans mes héritages et dans mes racines des choses un peu douloureuses qu'on verbalisait pas

nécessairement. Qui faisaient que je me sentais toute petite à la fois, tout à fait comme les autres, et pas du tout comme les autres. Il y avait en moi la conscience que je ressemblais totalement à mes petit·e·s camarades et aux autres, et en même temps, il y avait quelque chose de l'ordre de mon histoire que je savais pas verbaliser avec des mots, mais qui me faisait prendre conscience que j'étais quand même "l'autre" de leur histoire. Quelque chose en moi était un peu à côté, un peu décalé. Et donc, voilà, j'ai eu l'impression très jeune d'être, voilà, dans ce débat intérieur, entre ce qui faisait que j'étais comme tout le monde et pas comme tout le monde.

**LB** [00:09:50] Oui. Il y a une question que je pose souvent à mes invitées et qui, je trouve, prend un sens particulier avec vous. La question, c'est comment on vous parlait quand vous étiez petite, mais je crois que justement, ça se joue beaucoup par les silences, ce que vous ressentiez, ce que vous venez de décrire ?

**DH** [00:10:03] Oui ! En fait, c'est intéressant, quand vous me dites ça, la première chose que je pense c'est à comment on me parlait pas, en fait. Il y avait une conscience que y avait des éléments de notre histoire et de notre héritage familial qui étaient transmis, mais pas par les mots. Parce qu'aucun mot n'aurait pu le raconter. Bon, moi, mes... mes grands-parents maternels qui étaient des survivants, arrivés en France par hasard après... après les camps et après avoir tout perdu, ils étaient dans l'incapacité totale de parler de ce qui leur était arrivé. D'abord, ils parlaient pas français, mais même quand ils parlaient un petit peu, avec un très lourd accent yiddish, c'était évident que c'était pas possible pour eux. C'est pas qu'ils voulaient pas parler, c'est qu'ils ne pouvaient absolument pas placer des mots. Et donc, il était murés dans un mutisme. Mais qui, en même temps, faisait passer plein de choses ! Notamment, je serais incapable de dater... Les gens me demandent : "À quel moment t'as pris conscience de ce qui leur était arrivé ?" en fait, je ne sais pas. Je n'ai jamais eu une non-conscience, me semble-t-il, de cela. Il y a quelque chose qui était toujours là, sans que je sache exactement ce qu'il s'était passé. Quelque chose de l'ordre, voilà, de ce qui passe pas par les mots, mais par... mais par un... par un secret qui passe par le, par le silence. Mais à côté de ça, j'avais aussi dans ma famille beaucoup de gens qui étaient au contraire, je dirais, des champions des mots et du langage, plutôt de l'amour du français et de l'étymologie. Mon grand-père paternel, qui a eu un rôle très important dans ma vie, il était professeur de français, de latin-grec, agrégé de lettres classiques, et en fait, j'ai senti très tôt que ce repère-là familial, c'était au contraire un amour des mots et du langage qui d'ailleurs, allait main dans la

main avec un amour de la France et de la République et de la laïcité et de cet héritage historique qui était le nôtre.

**LB** [00:11:54] Oui, on est en Alsace-Lorraine, c'est une position aussi très particulière pour la communauté juive. C'est un endroit où...

**DH** [00:11:59] Un endroit d'ancrage et d'ancrage républicain extrêmement fort. Les juif·ve·s qui habitent en Alsace-Lorraine ils se définissaient comme des Israélites amoureux·se·x passionnément de la République. Et donc, pour eux, les mots et la langue française étaient un trésor, voilà. Et donc, voilà, peut-être que enfant, j'avais... Je me suis dit qu'il fallait que je fasse dialoguer les silences et les mots. Et, alors, je pense pas que j'en avais bien entendu une conscience comme ça. Je ne l'aurais pas verbalisé comme ça, mais aujourd'hui, je vois très bien comment cet héritage-là et, d'une certaine manière, les incohérences de ces deux histoires, la difficulté à les réconcilier l'une avec l'autre a beaucoup à voir avec mon cheminement vers ce que je fais aujourd'hui, vers le rabbinat qui est en fait un travail du mot, vraiment. C'est quelque chose qui est compliqué à expliquer souvent parce que les gens ils pensent, surtout dans une culture chrétienne, que le rabbin, c'est un prêtre du judaïsme. Alors qu'en fait, c'est vraiment pas ça. Le rabbinat, c'est pas un sacerdoce, c'est une fonction d'enseignement et c'est une fonction de passeur·euse et de pasteur, mais qui fait qu'on est toujours en train de faire le lien entre l'humain et les mots. C'est un travail qui est centré sur l'exégèse, sur le rapport au texte et à son interprétation. Donc, c'est un travail qui consiste à faire parler les mots et à faire parler les silences et à écouter comment est-ce que le texte peut encore parler, n'a pas fini de dire, comment est-ce que ces silences peuvent encore être parlés à travers nous et à travers des générations de lecteur·ice·s qui vont surgir... Donc, c'est un travail sur sur le mot et sur l'humain.

**LB** [00:13:36] Et d'ailleurs, vos mots, vos textes, on en reparlera tout à l'heure, sont tellement beaux à lire, enfin c'est... Vous avez une plume incroyable. C'était quel genre de femme votre maman, dans votre enfance ?

**DH** [00:13:49] Ma mère est une femme... une mère très... Très aimante, j'allais dire très mère juive, qui s'est toujours beaucoup beaucoup souciee de nous, de nous accompagner, je crois d'être présente pour nous. J'ai eu un modèle de mère très... Oui très, très présente. Ma mère a repris des études quand on était assez grand·e·s déjà, et elle est devenue ensuite enseignante. Mais quand on était tout petit·e·s, elle était vraiment là, dans un dévouement très fort. J'y pense souvent maintenant que je suis mère à mon tour parce que moi, je suis...

compte tenu de mes engagements, je suis toujours culpabilisée, comme beaucoup de femmes, par le fait que peut-être je ne suis pas assez présente, rattrapée par ça.

**LB** [00:14:31] Vous travaillez le samedi en plus, qui est le jour off des enfants...

**DH** [00:14:35] Oui, le week-end, souvent les soirs... Et donc voilà, à essayer de jongler, mais comme beaucoup de femmes, entre les complexités de nos vies dans leur diversité. Mais moi, j'avais une maman très... très présente, très... qui venait me chercher à l'école, je déjeunais à la maison à midi, voilà, elle était très... voilà. Et puis, qui incarnait aussi pour moi quand même une force particulière de résilience. Elle avait eu une enfance sans doute pas simple en étant la fille de mes grands-parents, qui avaient donc une histoire très douloureuse et qui étaient très marqués par ce qu'ils avaient traversé. Et pourtant, voilà, je me suis souvent dit qu'elle s'en tirait bien, qu'elle se... Qu'elle avait réussi à fonder une vie, et même devenir mère à son tour, et voilà. Donc voilà, elle est un modèle pour moi de ce point de vue-là.

**LB** [00:15:21] Vous avez employé l'expression du stéréotype de la mère juive. Je vous ai entendu dire quelque chose qui m'a beaucoup... Enfin qui m'a un peu bouleversée en fait dans une vidéo, vous dites : "Peut-être que si ce cliché est apparu, c'est que les mères juives ont eu des bonnes raisons de s'inquiéter dans l'histoire." Et...

**DH** [00:15:36] Malheureusement oui, en fait, la mère juive elle a eu bien des raisons d'être soucieuse dans l'histoire et d'être angoissée pour la génération suivante. Et alors ça a développé peut-être effectivement, chez certaines, et j'ai envie de dire chez certains - parce que moi je connais beaucoup d'hommes qui sont des... des mères juives, ou même qui ne sont ni juifs, ni femmes, ni mères, mais qui sont des mères juives. En fait la mère juive, c'est quoi ? C'est... c'est toute personne qui... qui tout à coup, se perçoit comme faisant un avec ses enfants et oublie les frontières territoriales ou corporelles entre elle ou lui et la génération suivante. Moi j'appelle parfois la mère juive, la mère Tefal : c'est celle qui... c'est l'anti-Téfal plutôt, c'est celle qui adhère en toute circonstance. Alors y a... y a mille... des milliers de blagues sur les mères juives, mais il y en a des très très drôles. La mère juive, c'est celle qui dit : "J'ai froid, va mettre un pull" et donc c'est celle qui est incapable de percevoir que ce qu'elle ressent n'est pas nécessairement ce que son enfant ressent. Celle qui est incapable de faire deux en fait et qui reste toujours dans un élan fusionnel avec celui auquel elle a donné naissance, dans l'incapacité de percevoir qu'il est né d'elle, mais il n'est pas elle. Et on peut tou-te-s être menacé par

ça en fait ! Je trouve que l'accès à la parentalité le fait comprendre un peu à tout un chacun. Cet espèce de mystère étrange que cet être qui surgit et qui est né de vous n'est pas vous et que si tout va bien, et dans le meilleur des scénarios possibles, eh bien, il va se décrocher de vous complètement pour être un autre, qu'en bien des circonstances, vous n'allez pas comprendre. Mais c'est quelque chose de très dur à faire et c'est encore plus dur à faire quand il y a autour de nous des raisons de s'inquiéter.

**LB** [00:17:17] Des menaces, oui.

**DH** [00:17:18] Des menaces objectives. Des choses qui font qu'on n'est jamais sûr·e de pouvoir donner à cet enfant les moyens de vraiment se protéger.

**LB** [00:17:28] Delphine Horvilleur, vous êtes née femme où vous l'êtes devenue ?

**DH** [00:17:35] Euh... Je... J'en sais rien, je crois que j'ai toujours été très féminine, enfin en tout cas me sentant très... très féminine. J'avais très envie de ressembler à ma mère quand j'étais une petite fille. J'étais sans doute beaucoup dans des... Dans des, même des clichés de genre de vouloir me déguiser en princesse... J'étais... J'étais toujours très triste d'avoir des cheveux tout bouclés qui ne poussaient pas. J'avais toujours l'impression d'avoir des cheveux courts et j'enviais toutes ces petites filles aux cheveux raides qui ressemblaient beaucoup plus aux princesses de Walt Disney que moi. Mais je me suis toujours, oui je crois, sentie très féminine et ce qui d'ailleurs est intéressant parce que quand je suis devenu rabbin, il y a beaucoup de gens que l'accès à cette fonction dérange, au sein d'un monde plus traditionnel, et qui donc s'imaginent que quand on fait ce choix de devenir rabbin, c'est qu'on est forcément quelqu'un qui a un problème avec le féminin traditionnel ou qui serait en colère avec... en colère contre la féminité, la maternité, tout ça... Et en fait, je me suis tellement jamais reconnue là-dedans que ça me surprend très souvent quand les gens s'imaginent que mon choix a quelque chose à voir avec une attaque en règle contre le féminin ou la volonté de m'accaparer ou de me venger de quelque chose ou de m'accaparer du masculin ou du... quelque chose qui relèverait d'un pouvoir masculin. C'est quelque chose qui me parle tellement pas que j'ai même souvent du mal à comprendre de quoi les gens me parlent. Enfin c'est souvent le cas quand on vous accuse de quelque chose, ça dit rien, quand on vous... Même, parfois... Souvent, quand on vous insulte, ça dit rien de vous mais ça dit tout d'un schéma mental de celui qui énonce ces mots.

**LB** [00:19:25] Complètement oui.

**DH** [00:19:25] Et je crois que pour moi, le féminin, il a quand même toujours rimé avec le fait d'être l'autre de l'histoire. Et c'est pour ça que aussi parfois, je me reconnais pas dans certaines voix féministes. Je me suis toujours sentie féministe, mais là où je me reconnais plus parfois dans le discours féministe, c'est quand on veut à tout prix que le féminin soit le même. Moi, j'ai pas vraiment de problème avec le fait que le féminin soit à la fois le domaine du même et de l'autre. C'est-à-dire que les femmes elles ont dû apprendre, tout au long de l'histoire, à conjuguer le fait qu'elles étaient comme les autres, mais aussi l'autre de l'histoire, et que donc ça leur donnait... Ça les forçait à développer des outils particuliers pour penser l'altérité. Et moi j'ai toujours vécu ça comme une chance. Parfois c'est handicapant mais... Mais, mais c'est quand même quelque chose dont on peut faire une bénédiction dans l'existence d'être l'autre de l'histoire, d'avoir été l'autre voie. L'autre voie de la littérature, l'autre voie de la culture, l'autre voie des religions. Et ce qui a pu être une malédiction pour des générations et des générations, moi je le vis aujourd'hui comme quelque chose qu'on peut transformer.

**LB** [00:20:29] Une possibilité.

**DH** [00:20:30] Une possibilité. Et donc j'ai pas vraiment de problème avec ça. Voilà.

**LB** [00:20:36] Quand vous avez une vingtaine d'années, vous partez en Israël étudier la médecine à Jérusalem. Est-ce que vous vous souvenez de la jeune femme que vous étiez alors et surtout de la façon dont vous vous projetiez dans l'avenir, des rêves que vous portiez à cette époque ?

**DH** [00:20:49] Oui, je me souviens en fait très bien. À l'âge de... Au moment où je passe le bac en fait, j'ai 17 ans et là, je décide de partir. Et à ce moment-là, j'ai l'impression que ce départ un peu... Y avait une espèce d'effet dans mon départ, que parfois on cherche dans l'adolescence, c'est-à-dire que tou-e-s mes petits camarades partaient vers des fac de droit, de littérature, des grandes écoles. Et moi, tout à coup, mon départ vers Israël était de l'ordre d'une utopie que j'étais en train de mettre en œuvre dans ma vie. J'avais cette espèce de rêve grandiose qui passait pour moi par un... Par Israël, par le fait de... de percevoir comment mon identité juive allait pouvoir se conjuguer avec ce projet-là, avec ce que je percevais comme étant aussi un idéal, une utopie. Et se mêlait à ça la volonté de devenir médecin, qui était un rêve sans doute hérité de mon, de mon père ou de son histoire - mon père est médecin et je crois que je me projetais comme étant dans le prolongement de ses rêves à lui, des rêves des générations passées. Mais je crois que

c'est quelque chose, finalement que on traverse tous à un moment donné dans l'existence : on se rend compte que nos rêves et nos utopies, elles ont beaucoup à voir avec les inabouties ou les prolongements des générations passées. En fait, pendant quelques années, j'ai eu l'impression que mon rêve passait par le prolongement des générations passées, quelque chose que je devais compléter ou réparer par rapport à ce que d'autres avaient rêvé de faire et n'avaient pas fait, par rapport à ce qu'on attendait de moi aussi. Et en fait il m'a fallu quelques années pour me dire : "C'est peut-être pas mes rêves. C'est peut-être des rêves hérités" d'une certaine manière. En fait il faut à un moment donné se dire : quelle est la part dans ce que j'ai construit pour moi qui relève des attentes que d'autres ont eues et que je viens réaliser en leur nom, et qu'est-ce que je veux vraiment, moi, là-dedans ? Donc voilà, je suis partie à... à 17 ans, en tout cas, en Israël, j'ai fait des volontariats dans des kibboutz - vous savez, ces villages agricoles -, j'étais... Oui, je crois, très utopiste, engagée aussi à cette époque politiquement, c'était l'époque où Rabin était premier ministre, Yitzhak Rabin était premier ministre d'Israël. Des accords de paix se signaient...

**LB** [00:23:01] Y avait de l'espoir, beaucoup.

**DH** [00:23:01] Y avait de l'espoir, c'était Oslo, on croyait que ça y est ! On avait trouvé la solution et que, bien entendu, la paix, elle était là et que ma génération avait la chance, tout à coup, de pouvoir vivre ce moment incroyable. Et puis... Et puis bien sûr, voilà, tout s'est effondré un soir du mois de novembre 1995. Moi j'étais sur cette place au moment où voilà, le premier ministre est assassiné. Et puis ensuite, c'est un enchaînement terrible avec des attentats... pas quotidiens, hebdomadaires. Je me souviens que toutes les semaines, y avait un bus qui explosait à Jérusalem où j'habitais. On vivait dans un, avec un sentiment de peur, de terreur, de rêves saccagés. Il y avait l'assassinat d'un premier ministre par un juif israélien, le terrorisme palestinien qui frappait. Et puis l'élection de Benjamin Netanyahu en 1996... Enfin c'est un enchaînement de moments qui, de mon point de vue, était comme un rêve piétiné et avec des pas qui écrasaient lourdement justement mes utopies, mes rêves et qui ont fait qu'à ce moment-là, je me suis décidée à revenir en France et à requestionner mes projections. Voilà. Qu'est-ce que je pouvais bien faire de tout ça ?

**LB** [00:24:15] J'allais vous demander si c'était justement ce renversement de l'histoire auquel vous avez assisté de très très près, qui vous a donné envie d'épouser la carrière de journaliste que vous avez... voilà, exercée pendant plusieurs années après ça ?

**DH** [00:24:27] En fait, au moment où je rentre en France, en 1996, par là, je cherche ce que je vais bien pouvoir faire. Qu'est-ce... dans quoi je vais pouvoir me projeter. Et à ce moment là, j'ai... j'ai une conscience, c'est que je crois beaucoup à... je crois beaucoup à l'écoute et à l'écrit et aux médias dans le sens noble du terme, c'est-à-dire nécessité de faire des ponts et des liens entre des expériences des gens et la façon dont on va les raconter. Et tout à coup... tout à coup le journalisme apparaît comme étant un lieu très privilégié pour explorer cette idée-là. La médecine l'était aussi d'une autre manière. Moi j'ai l'impression que ce que j'ai pu chercher dans la médecine pendant quelques années, ou dans le journalisme, et finalement aujourd'hui dans le rabbinat, est un peu la même chose.

**LB** [00:25:11] Mais c'est marrant parce que justement, la question à l'origine je vous la posait comme ça : quand vous parlez... enfin moi dans le métier de journaliste que j'ai la chance d'exercer depuis de nombreuses années, ce que j'aime, c'est qu'on apprend tout le temps. Et quand vous parlez du métier de rabbin, vous employez cette expression-là aussi, que c'est une espèce d'apprentissage où on est éternellement étudiante et je trouve qu'il y a vraiment des ponts entre les deux fonctions, clairement.

**DH** [00:25:33] Bah c'est centré sur l'écoute en fait.

**LB** [00:25:34] Exactement.

**DH** [00:25:34] Sur l'idée qu'il y a quelque chose dans la parole de l'autre qui peut encore parler, qui est... que vous allez pouvoir traduire autrement et que vous allez pouvoir faire passer à d'autres. Alors à des lecteur·ice·s, à des auditeur·ice·s ou à des gens qui étudient ou à des générations nouvelles. Donc il y a une fonction d'enseignement, une fonction d'écoute. Et puis, c'est accueillir le récit de l'autre comme quelque chose de sacré, c'est-à-dire se poser pour accueillir. Alors c'est pas le cas dans tous les métiers de journaliste. Enfin là, par exemple, le moment qu'on vit maintenant c'est un vrai moment d'écouter, posé et doux, ce qui est pas nécessairement facile à faire quand on est dans un temps où des médias sont dans un télé-continu, où il faut fournir et faire ce que les gens appellent aujourd'hui du buzz, des événements. Là, on est d'une certaine manière dans le contraire de l'écoute. On est dans un... dans un bruit de fond troublant qui, justement en fait, floute l'écoute et permet pas d'aiguiser vraiment son oreille. Donc, voilà, moi ce qui m'intéresse en tout cas, c'est les moments d'écoute de l'autre et les moments où on accueille une parole comme... comme un récit sacré.

**LB** [00:26:37] Alors en 2002, vous êtes à New York et un rabbin qui constate votre passion pour les textes du Talmud vous dit : "Pourquoi tu ne deviens pas rabbin ?" Et vous pensez que c'est un peu une blague. C'est une espèce de révélation aussi dans votre vie et je me demande si vous n'avez pas en fait un peu attendu une sorte d'autorisation pour épouser ce qui était votre destin.

**DH** [00:26:57] Oui, c'est vrai. Je me souviens clairement de cette conversation où j'étudiais beaucoup, mais vraiment, m'était pas venu à l'idée, ou j'avais pas verbalisé la possibilité du rabbinat parce que j'avais pas de modèle de ça dans ma vie. Je me serais pas autorisée à le penser ou à le dire. Et tout à coup, il y a cette conversation avec... à New York, avec cette personne qui me dit : "Mais avec ton parcours, pourquoi t'envisages pas le rabbinat ?" Et je me souviens très bien de ce moment où j'explose de rire, mais vraiment convaincue que c'est une très bonne blague.

**LB** [00:27:25] C'est cela oui !

**DH** [00:27:27] Et là, lui ne rit pas. Et y a ce moment de décalage entre ce que je perçois comme une blague et son sérieux à lui qui crée un effet de révélation pour moi à cet instant. Tout à coup je me dis : "Mais est-ce que ça pourrait ne pas être une blague, un sujet de plaisanterie ? Et si c'était la chose la plus sérieuse qu'on m'ait dite ou que je puisse me dire ?" Voilà. Et à ce moment-là, donc, l'idée germe et ça me semble comme une évidence que j'ai cherché ça à travers bien des cheminements. Je repense à ce moment-là et comme j'y pense très souvent, il y a une légende, une vieille... enfin un vieux proverbe juif qui dit : surtout ne demande pas ton chemin à quelqu'un qui le connaît parce que tu risquerais de pas te perdre. Et en fait, à ce moment-là, je me dis que c'est fou comme ces moments où peut-être on a l'impression qu'on s'est perdu et qu'on a fait des demi-tours, et qu'on avait l'impression de s'être planté de route ou d'avoir pris le mauvais embranchement à un carrefour, en fait ils sont le chemin. Et que j'avais besoin de passer par tous ces lieux géographiques, ou tous ces ancrages, ces changements d'idées pour que ça m'emmène à cet instant, là, où tout à coup, ça devient possible. Et ça n'aurait pas été possible si j'avais pris une ligne droite. Et puis là, à ce moment-là, les choses ensuite s'enchaînent très vite. J'ouvre les yeux sur le fait qu'il y a beaucoup de femmes rabbins. Il y en a beaucoup aux Etats-Unis et que... et que oui, effectivement, c'est pas quelque chose de... de subversif. Ou alors si ça l'est...

**LB** [00:28:53] Même si en France c'est interdit. Vous n'auriez pas pu faire ça en France, on est bien d'accord ?

**DH** [00:28:56] En France, il n'y a pas d'école rabbinique. L'École rabbinique en France est dirigée par un mouvement orthodoxe qui, qui ne reconnaît pas pour l'instant, en France, la féminisation de cette fonction. Donc il y a pas de possibilité d'étudier en France, donc il faut, en France, partir en Angleterre, en Allemagne, aux Etats-Unis ou en Israël, qui sont les lieux principaux où il y a des séminaires rabbiniques qui acceptent des femmes. Et là, me retrouvant à New York, finalement, j'entre au Séminaire et effectivement, c'est... Alors ça m'apparaît comme une... comme une évidence. Effectivement, tout à coup, quelque chose qui est de l'ordre de l'évidence.

**LB** [00:29:32] Alors en France on ne peut pas étudier quand on est... quand on est une femme, par contre on peut quand même devenir rabbin. Vous avez été ordonnée à la synagogue du 15<sup>e</sup> arrondissement en 2008. J'ai vu les photos, vous êtes enceinte ! Et c'est assez incroyable, enfin, de voir ces images où on est vraiment dans un rituel religieux, et c'est vrai que moi je viens d'une culture chrétienne catholique où c'est un peu déstabilisant : on associe la prêtrise au célibat, à la chasteté. Et je trouve que vous incarnez en fait dans cette photo, dans ces images que j'ai vu, quelque chose d'incroyablement puissant sur le plan politique. Est-ce que vous aviez cette conscience-là à ce moment-là ?

**DH** [00:30:09] Bah le jour... le jour-même, j'en avais plaisanté dans mon discours d'intronisation. Le moment où j'arrive dans la synagogue, j'ai dit aux personnes qui étaient là que dans l'histoire, il y avait peu de rabbins qui avaient pris des congés maternité, mais qu'il était temps que ce soit une... que ce soit une possibilité. J'étais très enceinte de ma fille puisque je crois que j'ai accouché même dix jours après être arrivée à la synagogue.

**LB** [00:30:30] Incroyable !

**DH** [00:30:30] Je me rendais bien compte quand je venais d'arriver que c'était pas nécessairement évident pour certains fidèles. Peut-être surtout pour des personnes un peu plus âgées, d'une autre génération, où tout à coup débarquait un nouveau rabbin, qui était une femme, et qui était très enceinte. Et parfois, je voyais dans leur regard qu'ils me parlaient, ils regardaient mon ventre et ils me regardaient et ils regardaient mon ventre... C'était un peu too much d'être à ce point-là, d'incarner le féminin et le maternel dans cette fonction-là qui avait été pendant si longtemps et qui, à leurs yeux, restait une fonction très... très masculine ou même quelque chose de très... une fonction paternelle, presque. Quelque chose que je ne

pouvais pas, bien entendu, indiquer. Je me souviens d'un jour où je venais d'arriver et après quelques offices, y a un monsieur d'un certain âge dans la communauté qui est venu me voir et qui m'a dit quelque chose qui était à la fois terrible mais qui était, je crois, dans sa bouche, un très grand compliment. Il m'a dit : "J'aime tellement la façon dont vous menez les offices que j'ai fini par oublier que vous étiez une femme." Ce qui est terrible, mais ce qu'il voulait dire en réalité, pour le traduire, c'est que... c'est qu'il avait fini par neutraliser cet élément extrêmement perturbant qui était l'évidence de ma féminité dans cette fonction pour que tout doucement, il puisse l'accepter, voilà. Au point où ce ne soit plus, voilà, où il n'y ait plus de résistance de sa part. Je crois que ça a été un souci pour beaucoup de femmes dans l'histoire qui ont accédé à des fonctions qui ont été longtemps masculines : c'est que pendant un temps, elles sont occupées à neutraliser beaucoup le féminin en elle, à devenir neutre, c'est-à-dire plutôt du côté du genre masculin quand on est neutre en français, c'est ça la grammaire.

**LB** [00:32:04] Et enlever l'altérité dont vous parliez tout à l'heure, qui est si importante.

**DH** [00:32:07] Voilà. Et en fait, il faut un certain temps pour gagner une reconnaissance, dans le meilleur des cas, qui vous permet de redevenir ou d'être pleinement la femme que vous êtes. Mais c'est pas possible tout de suite en fait. Et moi je sens qu'il a fallu finalement quelques années pour que je puisse clairement être une femme et pas neutraliser le féminin que je pouvais diffuser dans ma façon d'être... d'être rabbin.

**LB** [00:32:31] Mais ce qui est marrant, c'est que je vous ai entendu raconter une anecdote qui pourrait presque être le miroir de ce que vous venez de raconter, qu'il y a des petits garçons dans votre synagogue qui vous disent : "Ah c'est dommage que je sois pas une fille pour devenir rabbin", qui s'imaginent qu'en fait, c'est ça la norme. Ça c'est... c'est très touchant aussi, on voit que finalement, un stéréotype, on peut le déconstruire en une génération quoi !

**DH** [00:32:49] Incroyable, même en quelques années, en fait c'est... c'est fou, ça m'arrive encore tout le temps ! Des petits enfants qui fréquentent ma communauté et qui me voient officier et qui en conclut que c'est un métier de fille, que c'est dommage ! Ils auraient tellement aimé être rabbin, mais ils sont des petits garçons. Et voilà, c'est vrai que ça prête à sourire, mais je pense que c'est intéressant. Ça dit bien comment très très vite, des choses se déconstruisent, se reconstruisent, qu'on est capable en fait d'aller très très vite. Voyez, c'est la même chose que la question de rabbin ou rabbine. Moi pendant longtemps, j'ai dit... Je me suis plutôt appelée "Madame le

rabbin" parce que souvent, quand les gens disaient rabbine, pour beaucoup de gens, la rabbine, c'était la femme du rabbin. Et donc, il était important pour moi qu'on puisse installer la possibilité des femmes rabbins en montrant qu'on pouvait avoir le même titre, justement, et pas en inventer un autre et pas le décliner comme si c'était à côté de la fonction rabbinique traditionnelle. On pouvait vraiment l'incarner. Et j'ai un peu changé là-dessus mon point de vue, parce que presque tous les enfants dans la synagogue, ils disent "rabbine" et ils n'ont connu que ça. Et pour eux, ça va de soi. Et pour eux, c'est même incongru de pas le nommer au féminin. Et donc, je comprends qu'on est de fait passer dans un temps où on a plus besoin de l'expliquer parce qu'on l'a modelé. Et en fait, il y a que en incarnant les choses et en les modelant, qu'on change la réalité, beaucoup plus qu'avec un langage imposé.

**LB** [00:34:17] Il y a eu un basculement similaire dans la politique. Les premières femmes politiques c'était "Madame le ministre" et puis, petit à petit, ça s'est imposé et on a eu "Madame la ministre", qui paraît plus naturelle aujourd'hui. C'est intéressant oui.

**DH** [00:34:27] Oui c'est le reflet d'un... c'est le reflet d'un changement de mentalités qui est tout à coup, qui... qui permet au langage de suivre avec toujours cette question : est-ce que le langage doit précéder ou suivre les changements ? Moi je pense que c'est toujours un peu les deux.

**LB** [00:34:42] Bah vous parlez du langage, et en fait, comme vous l'avez expliqué tout à l'heure, votre fonction de rabbin vous pousse à lire et à transmettre les textes sacrés. Alors j'invite toutes celles et ceux qui écoutent la poudre à se plonger dans un essai que vous avez publié il y a quelques années, qui s'appelle "En tenue d'Ève. Féminin, pudeur et judaïsme", c'est vraiment merveilleux à lire. Je l'ai lu plusieurs fois, je m'y replonge, je tombe dedans parce que c'est extrêmement riche. Dans la pensée féministe et surtout dans la recherche féministe, on parle souvent de regard situé, c'est-à-dire on essaie de se débarrasser de l'idée que le regard masculin est neutre, ce que vous venez de rappeler tout à l'heure. Est-ce que vous avez l'impression qu'en tant que femme rabbin, vous... vous poser un regard situé sur ces textes du Talmud que vous vous réinterprétez et transmettez à travers vos livres ?

**DH** [00:35:31] Oui sans aucun doute ! Là où c'est compliqué d'en parler, c'est que bien souvent, les gens me disent : "Qu'est-ce que ça change qu'une femme soit rabbin dans la façon dont on exerce cette fonction ?" Et en fait le malentendu que souvent suggère cette question, c'est que les

gens s'imaginent que parce que je suis une femme, je vais exercer mon métier avec beaucoup plus d'empathie, de douceur.

**LB** [00:35:56] On retombe sur des clichés quoi.

**DH** [00:35:56] Voilà. Et donc, en fait, il faut pouvoir dire que oui, ça change tout et en même temps, ça change rien. C'est-à-dire que ça change beaucoup de choses, mais pas nécessairement de l'ordre de ces clichés-là. Moi je connais beaucoup maintenant de femmes rabbins qui sont pas nécessairement plus dans l'écoute que des hommes, qui exercent ces fonctions. Et je connais des... voilà, des femmes beaucoup plus belliqueuses ou qui parfois seront menacées par un ego trip - comme ça peut nous arriver à tou·te·s -, mais plus que des hommes, donc, il faut, il faut être capable de sortir de ces clichés-là. Et pourtant, moi je pense vraiment en fait que la différence, c'est que quand des femmes accèdent à des fonctions où elles n'étaient pas les bienvenues - mais c'est pas juste vrai pour le rabbinat, c'est vrai par exemple dans la lecture des textes -, quand des femmes participent à la lecture des textes et qu'elles sont sujet de la... sujets dans la conversation et pas sujet de conversation quand elles parlent avec les hommes pour étudier le texte et qu'elles sont pas un sujet de conversation des hommes qui étudient le texte quand, tout à coup, les voix masculines et féminines se mêlent dans l'étude, eh bien, tout le monde lit le texte différemment. Ça, j'en ai fait l'expérience des centaines de fois dans l'étude des textes. Quand des hommes et des femmes lisent ensemble un texte et le commentent, même les hommes le lisent différemment. C'est comme si tout le monde était resitué dans la lecture. Comme si, tout à coup, on était capables ensemble de s'intéresser, par exemple, à des personnages secondaires du récit, à des éclipsé·e·s du texte, à ce que les Américain·e·s appellent le "subtext", ce qui est caché en dessous. Pratiquement comme si, dans le texte... le texte était construit comme un palimpseste - vous savez, c'est ces tableaux où il y a plusieurs couches de peinture, vous pouvez ne regarder que la couche supérieure, mais vous pouvez en fait gratter et découvrir qu'en grattant la couche supérieure, il y a un autre dessin en dessous que vous n'aviez pas vu d'abord -, bah moi, mon expérience, c'est que quand le féminin se mêle à la conversation, quand les femmes se mêlent à la conversation, en fait ça éveille les voix du féminin - on va les appeler comme ça. Qui ne sont pas toujours portées par les femmes, parfois, c'est les hommes qui... Chez qui ça s'éveille, ces voix du féminin. Et ces voix du féminin, c'est celles qui sont prêts à lire les couches cachées du palimpseste dans le texte. Et tout à coup, on a une façon de lire les textes qui est différente. On entend d'autres voix, on fait parler des personnages secondaires, on change le point de vue sur la lecture, on a des interprétations politiques différentes, des interprétations mystiques différentes. Et c'est

ça, pour moi, qui fait toute la différence. Voilà, pour moi, le regard situé, il est là : quand les femmes prennent part au dialogue, tout le monde a un regard qui, tout à coup, va pouvoir se situer ailleurs dans le débat. Et c'est compliqué à expliquer parce que il faut d'abord éviter le... dépasser le cliché de genre...

**LB** [00:38:40] Tout à fait.

**DH** [00:38:40] Que seules les femmes seraient capables d'entendre ces voix-là. C'est pas vrai ! C'est pas que les femmes qui sont capables d'entendre ces autres voix, mais simplement quand on les exclut de la conversation, alors ces voix-là deviennent muettes.

**LB** [00:38:54] Y a aucune possibilité qu'elles émergent.

**DH** [00:38:58] Non, voilà c'est ça.

**LB** [00:38:58] Évidemment, oui.

**DH** [00:38:58] Et c'est là où la... voilà, pour moi, la mixité est si critique aujourd'hui. Il faut qu'on soit capable de faire de la place aux autres voix, aux autres corps, aux autres éruditions, ce dont on parlait au tout début de l'entretien. C'est-à-dire cette pluralité des perceptions, elle est critique parce que sans elle, en fait, on appauvrit nos identités, on appauvrit nos lectures. Il n'y a plus qu'une seule façon de lire le texte et de l'interpréter et alors, on piétine toute la richesse de ce qu'on pourrait encore faire dire au texte de ce qu'on pourrait encore être, de ce qui pourrait encore parler en nous.

**LB** [00:39:33] Et je trouve que dans votre démarche, il y a en plus quelque chose qui fait que même si on n'est pas... Enfin même si on connaît pas du tout le judaïsme - moi je connaissais très mal -, on se sent complètement concerné-e par ce que vous portez. C'est que, étrangement par cette multiplication des voix et par cette affinement de votre regard en fait, vous proposez quelque chose qui est extrêmement universel. C'est assez fascinant la démarche.

**DH** [00:39:55] En fait, c'était vraiment mon but. C'est-à-dire que bien sûr, moi, ce que j'apporte, c'est des éléments de ma tradition parce que c'est le langage particulier dans lequel je m'exprime. Mais pour moi, il n'a de pertinence que si il offre un écho à de l'universel. C'est-à-dire que s'il exprime dans une langue, ce que plein d'autres gens pourront traduire dans la leur. C'est la raison pour laquelle vraiment, pour moi, c'est important d'écrire des livres qui s'inscrivent dans une forme de... oui, qui s'ouvrent au grand public. De faciliter l'accès de tou-te-s à ce que sont les outils du judaïsme, de lecture, une

grille de lecture particulière, mais qui va avoir une résonance... Alors voilà, ça a été important dans chacun de mes livres, mais ça l'est plus que tout dans mon dernier livre, sans doute, dans celui qui traite de l'antisémitisme, pour vraiment voir comment les outils que la littérature ou la pensée juive a eu pour lutter contre la haine, eh ben aujourd'hui, elles peuvent aider tout le monde à penser son rapport à la parole haineuse. À penser aussi... Vous savez on est dans un tel temps de compétition victimaire où les gens prennent un tel plaisir, et c'est troublant, à se raconter leur histoire par le prisme de douleurs, un passé qui leur donnerait des droits ou qui leur donnerait presque un titre de noblesse, "Écoutez, comme j'ai souffert"... Enfin c'est troublant ce discours, et il résonne un peu partout dans notre société autour de nous. Et je trouve que c'est intéressant de voir comment, par exemple dans la culture juive, on a essayé de se raconter son histoire sur le mode de la résilience. On est capable de se relever. On nie pas tout ce qu'on a traversé et vécu, mais ça va pas tout dire de nous et on va être capable de se relever et même parfois d'en rire et de se raconter nos histoires sur un mode pas mortifère, mais un mode ancré dans la vie. Eh ben moi, si je peux contribuer ça au débat public aujourd'hui, je considère que c'est mon devoir, comme on fait pour que chacun apporte ses outils, les outils de sa culture ou de sa poésie personnelle pour aider toute une société ou d'autres gens à se relever à leur tour et à penser, voilà, comment on envisage la résilience dans notre société.

**LB** [00:41:57] Cette notion de résilience, justement, je voulais vous interroger là-dessus par la suite. Est-ce que vous... vous recommanderiez aux femmes... On est quand même dans un moment très particulier du combat féministe où il y a effectivement la dénonciation... De fait on parle de viols, d'agressions sexuelles qui ont été parfois commises y a des années et qui ressortent d'un seul coup dans le débat public parce que la parole se libère et c'est quelque chose de merveilleux auquel on assiste. Mais on est un petit peu aussi déstabilisé·e·s : qu'est-ce qu'on fait en fait maintenant ? Est-ce que cette résilience vous la préconisez aussi pour ce moment précis de l'histoire des femmes ?

**DH** [00:42:31] Oui, parce qu'on est dans un moment historique, révolutionnaire. L'accès à la parole, c'est quelque chose d'extraordinaire. Mais à condition que l'on prenne conscience de quoi il va nous servir. C'est-à-dire que raconter ce qui nous est arrivé pour raconter ce qui nous est arrivé, et si ça nous donne aucun outil pour s'en relever, et si d'une manière ou d'une autre - et c'est pervers -, ça nous menace parce que ça va nous enfermer potentiellement dans un statut de victime, alors c'est terrible. Il faut qu'on trouve moyen que cet accès à la parole, en fait, il ait le moyen de nous rendre pleinement

acteurs de nos histoires et actrices de nos histoires. Et c'est pas toujours le cas. Parfois, la parole aussi elle peut enfermer dans un récit de soi qui est un récit qui met l'emphase sur une certaine passivité : "Voilà ce qui m'est arrivé et voilà les droits que ça va peut être me donner" et c'est pas du tout ça l'enjeu d'une prise de parole. L'enjeu d'une prise de parole, c'est de voir comment, de le raconter, va me donner une force et faire de cette malédiction une bénédiction dans ce qui m'arrive parce que je suis redevenu-e pleinement acteur·ice de mon histoire. C'est quelque chose qui est pas facile à faire. On le voit, c'est vrai tout azimut. On est dans un temps d'écoute. Alors on parle en ce moment politiquement, grand débat qui est mené... C'est super l'idée d'un grand débat. Des gens disent : "On veut parler", d'autres gens disent : "On veut vous écouter." Mais en réalité, il faut toujours se poser la question de : À quoi ça sert l'écoute ? En fait l'écoute, souvent, elle sert pas tant à ce que l'autre vous entende qu'à la possibilité... Vous donnez la possibilité à l'autre, quand vous l'écoutez, de s'entendre lui-même raconter son histoire autrement. C'est comme si, au moment où vous écoutez, vous pouvez presque décrocher vos oreilles et les greffer sur l'autre. C'est beaucoup ce que fait la psychanalyse, d'ailleurs...

**LB** [00:44:15] C'est ce que j'allais dire, oui, ça me faisait penser au divan ce que vous expliquez.

**DH** [00:44:17] Le psychanalyste il fait ça, parce que son écoute vous permet de vous entendre parler différemment. Et je crois que beaucoup de victimes, quand elles accèdent à la parole, en fait, elles ont besoin qu'on les entende, mais elles ont besoin de s'entendre, aussi, raconter leur histoire, avec cette puissance du langage qui fait que vous allez vous relever. Voilà.

**LB** [00:44:41] Vos positions assez libérales au sein du rabbinat français vous ont values pas mal d'attaques. Vous recevez des insultes, parfois on vous appelle la rabbin des people, par exemple. Est-ce que vous avez le sentiment que les attaques que vous subissez sont assez sexistes ?

**DH** [00:44:55] Oui, toujours. Toujours. Enfin, voilà. Moi j'ai la chance, entre multiples guillemets, de recevoir très souvent des courriers peu sympathiques venant de gens très différents. Il m'arrive de recevoir des courriers antisémites, il m'arrive de recevoir des courriers misogynes, il m'arrive de recevoir des courriers de gens qui sont contre l'accès des femmes au rabbinat. Mais c'est vrai que très souvent, y a un élément de sexisme, de misogynie, où on me dit, bien sûr, que ma place n'est pas là, que je devrais retourner à ma cuisine ou à mes enfants. Enfin, c'est très caricatural. Ce qui est intéressant, c'est que parfois, mais ça va sans doute pas vous surprendre, c'est des paroles qui sont énoncées par des femmes, par des

femmes qui, elles, s'inscrivent dans un modèle très traditionnel. Et que bien sûr, l'accès d'une femme à des fonctions de responsabilités ou des fonctions politiques, c'est-à-dire d'expression publique, ou à l'érudition, eh bien vient questionner de façon beaucoup trop violente pour elles, le territoire limité dans lequel elles ont choisi d'être. C'est-à-dire qui devient leur... le pré gardé de... les gardiennes du temple qu'elles sont, de la tradition d'une certaine manière. Et c'est vrai dans toutes les traditions religieuses ! On le voit bien, c'est bien souvent les femmes qui défendent l'excision dans certaines parties du monde où tout à coup, ces femmes, elles se font les gardiennes des pires traditions du patriarcat et de la misogynie religieuse. Et donc, voilà, moi, souvent, c'est ce que j'ai... c'est ce que j'ai à entendre. Ou bien sinon, le fait que très souvent, je suis attaquée... on me renvoie à mon corps, en plein de circonstances. Comme si mon corps féminin allait invalider ma fonction ou mon esprit, ou le sérieux de mon érudition ou de mon engagement. Par exemple, un petit détail, il se trouve que quand j'avais 18 ans, je faisais plein de petits boulots pour financer mes études et entre autres, pendant quelque temps, j'étais mannequin - comme j'ai été d'ailleurs... J'ai vendu des vêtements dans des... et j'ai été serveuse, enfin j'ai fait plein de petits boulots comme ça. Mais le fait d'avoir été mannequin pendant quelques mois, qui est quelque chose de totalement anecdotique dans ma vie, vraiment, eh ben c'est quelque chose qui m'est tout le temps rappelé, surtout par des gens qui pensent qu'à travers cet argument, ils vont invalider le sérieux...

**LB** [00:47:18] Votre compétence !

**DH** [00:47:19] Ma compétence.

**LB** [00:47:20] Comme on le fait souvent avec les femmes de pouvoir.

**DH** [00:47:22] Voilà, c'est ça. Il faut rappeler qu'en fait, je ne suis qu'un être sans doute superficiel. Je ne suis qu'un corps. Je ne suis que celle qui s'inscrit sans doute dans la tentation, voilà, dans la superficialité. Et c'est troublant comme, voilà, si souvent, c'est à ça qu'on veut ramener les femmes. Comme si elles étaient forcément un peu... un peu plus nues, avec un peu moins de consistance, voilà. Et donc c'est quelque chose qui est pour moi toujours très intéressant, on va dire, et troublant.

**LB** [00:47:52] Vous parlez de corps et ça tombe bien, j'allais vous poser la question un peu bizarre, la question rituelle de La Poudre. Comment vous entendez-vous avec votre utérus Delphine Horvilleur ?

**DH** [00:48:04] Je ne connaissais pas cette question traditionnelle, mais vous savez l'importance du rite, je ne veux pas changer les traditions !

**LB** [00:48:10] Oui, merci d'apprécier (rires).

**DH** [00:48:11] Je crois plutôt bien. En tout cas, j'ai pour lui une immense reconnaissance pour... Vous savez, en hébreu et en arabe, un des noms de Dieu, c'est - alors en arabe on dit "El-rahim" et en hébreu on dit "Ar-Rahman" - ça veut dire... Le... Un des nom de Dieu, c'est "Le miséricordieux", la miséricorde. Mais en fait, l'étymologie de ces mots, dans les langues sémites, c'est l'utérus. En fait, Dieu porte pour nom, entre autres, un des noms du divin, c'est la matrice. C'est-à-dire celui qui est capable de... C'est quoi une matrice, c'est la fonction de faire de la place à l'autre, en fait. L'utérus c'est, la matrice c'est la... la capacité à faire en soi un espace pour que l'autre y grandisse et surgisse. En vous, puis hors de vous. Et je trouve qu'il n'y a rien de plus puissant, c'est pas étonnant que dans ces langages traditionnels ce soit une fonction du divin. Je crois qu'il n'y a rien de plus transcendant et puissant, comme capacité, que de se dire qu'on a la capacité en soi de créer un espace pour que de l'altérité, du non-soi grandisse et surgisse. Et c'est exactement, à mon sens, ce dont on est malade aujourd'hui. Voilà. On a une société qui a... Peut-être la problématique politique qu'on vit aujourd'hui, c'est une problématique hystérique au sens "hystérie", c'est de l'utérus, voilà c'est ça étymologiquement, c'est que les gens s'imaginent que ils doivent se décontaminer de l'autre. Voyez, on entend à toutes les sauces cette idée que : "on est chez nous", que l'autre n'est pas chez lui, que pour être vraiment soi il faudrait se débarrasser de l'étranger, ou de l'étrangeté ou tout ce qui nous contamine, tout ce qui nous pollue, toute l'altérité qui nous empêche d'être nous-mêmes, sous les traits de l'étranger, du juif, des femmes, des homosexuel-le-s et que sais-je encore... Voilà, toutes ces figures de l'altérité, finalement, dans nos sociétés. Et c'est intéressant parce que c'est comme si on voulait se débarrasser de la fonction matricielle d'un utérus en nous.

**LB** [00:50:21] Qui accueille l'autre.

**DH** [00:50:22] Qui accueille l'autre et qui, surtout, sait que y a... il vit un moment sacré quand il sait qu'il y a de l'autre en lui. Et il y a toujours de l'autre en nous en fait. On est qui on est parce qu'on a été, entre guillemets, altéré-e, on a rencontré de l'altérité, un autre qui nous a changé-e. Et de ce point de vue-là, je trouve que l'expérience de la grossesse elle est, spirituellement, on va dire mystiquement, extraordinaire ! Les femmes le vivent comme ça, mais je pense que les hommes ont la possibilité de vivre d'autres formes de grossesse, de